

face du cimetière. Là il pouvait épier tous les mouvements du voleur.

Il vit Cléophas s'agenouillant près d'une tombe et creusant la terre avec un pic.

Caraquette tenait à sa merci l'homme qu'il avait tenté d'assassiner à St. Jérôme. Il résolu d'en finir.

Il arma un revolver et s'avança résolument vers le coquin.

Il se plaça dans l'ouverture qu'avait faite Cléophas pour entrer dans le cimetière.

Il profita d'un moment où la lune montrait sa corne entre deux nuages pour viser le voleur.

Un coup de feu retentit.

La balle avait sifflé aux oreilles de Cléophas et s'était logée dans le granit d'un monument.

Cléophas qui venait de s'assurer de la disparition de son argent, tressaillit de peur.

Il crut qu'il avait affaire à un détective.

Il s'était levé d'un bond et s'était caché à l'arrière d'une tombe.

Son agresseur pénétra dans le cimetière.

Cléophas avait reconnu l'homme au chapeau de castor gris et ne bougeait plus.

Comme il n'avait pas d'arme à feu, il résolut d'attendre son ennemi et de sauter dessus au moment où il passerait près de la tombe qui le masquait.

Caraquette marcha avec prudence dans l'obscurité; il craignait de tribucher sur les tertres funèbres et de laisser l'avantage à son ennemi qui s'élancerait infailliblement sur lui s'il faisait une chute.

L'obscurité était redevenue des plus opaque.

Cléophas se mit à plat ventre à terre et rampa comme un serpent jusqu'à quelques pas de Caraquette.

Celui-ci arriva près de l'endroit où avait été enfoui le trésor des Bouctouche.

En foulant la terre fraîchement remuée il constata qu'il touchait l'endroit qu'il cherchait.

Il regarda autour de lui et crut que son voleur avait disparu du cimetière sans avoir eu le temps d'enlever le coffret.

Il s'agenouilla près du trou et se mit à fouiller la terre.

Au même instant Cléophas s'élança sur lui, et le renversa sur le dos et l'empoigna à la gorge.

— Ah! c'est comme ça que je vous y prends, dit-il en serrant le gargon de son ennemi. Vous vouliez vous débarrasser d'un ami et l'envoyer manger des pissen-lits par la racine.

— Grâce! grâce! criait Caraquette, chaque fois que Cléophas desserrait un peu les doigts qui tenaient sa gorge comme dans un étau.

— Grâce! c'est facile à dire. Mais si je vous laisse vivre. Serez-vous reconnaissant du moins?

— Je ferai tout ce que vous me direz.

— Avant de vous lâcher, mon vieux, vous allez me passer la petite riganne avec laquelle vous avez fait tant de bruit, il y a quelques minutes.

— Mon revolver est tombé dans le trou, ramassez-le, il est à vous.

Cléophas tout en tenant Caraquette à la gorge de la main droite, ramassa avec sa main gauche l'arme qui était dans l'excavation.

Une fois en possession du revolver, il permit à l'homme au chapeau de castor gris de se mettre sur son éant.

Il braqua sur lui le canon de l'arme.

Caraquette qui croyait qu'il allait mourir, cria: Grâce! grâce!

Cléophas eut un ricannement sinistre et dit:

— Vous me demandez grâce, soit. Avant de sortir d'ici nous allons avoir ensemble une petite causerie. Le moment est arrivé d'avoir des explications. Vous allez me parler le cœur sur la main. Vous me direz la vérité, toute la vérité et rien que la vérité.

— Je vous le jure sur mon âme, dit Caraquette qui tremblait de tous ses membres.

Le coffret n'est plus où je l'avais caché avant d'entrer chez Payette. Qui a surpris mon secret? Qui m'a volé mon argent cet après midi? Le coffret était ici ce matin. Je le sais, parce que j'ai examiné moi-même le terrain.

— M'accusez-vous de vous avoir volé?

— Non, pas du tout. Parce que si vous étiez le voleur. Vous ne m'auriez pas suivi ce soir. Je veux que vous me diez le nom du coquin.

— Comment puis-je le savoir. Je vous ai supposé d'avoir escamoté le magot dans ma chambre à coucher. C'est pour cette raison que je vous ai suivi cette nuit.

— Ah, oui-da, oui! Vous avez pu supposer votre ami Cléophas!

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 4 DECEMBRE 1880.

Le *Vrai Canard* a été le seul journal catholique qui a jeté le cri d'alarme lorsque la troupe d'opéra français a donné des représentations à Montréal. Nous avions protesté de toutes nos forces contre l'immoralité des pièces données au Théâtre Royal.

Il nous a fait plaisir d'apprendre aujourd'hui que Monseigneur de Trois-Rivières a publié dans les colonnes de l'organe catholique de son diocèse une lettre dans laquelle il dénonçait dans les termes les plus énergiques la compagnie d'Opéra, dont le répertoire renfermait des pièces outrageant la décence et la moralité publique.

La *Concorde* a refusé de publier la lettre de l'Evêque, et dimanche dernier du haut de la chaire de sa cathédrale, Sa Grandeur en personne a stigmatisé la conduite des rédacteurs de cette feuille comme une insulte à l'épiscopat.

Nous aimerions maintenant à savoir l'opinion des journaux prétendus catholiques de Montréal, qui ont fait des éloges de l'Opéra Bouffo.

CORRESPONDANCE DE LADEBAUCHE.

Londres, 1 dec. 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

Je suis retourné à Londres pour avoir des nouvelles de madame Delorme qui est absente du pays depuis plusieurs mois. Elle n'a pas coutume de faire des voyages aussi longs et je commençais à avoir des inquiétudes sérieuses à son sujet.

Je comprends bien que la chère dame en a eu assez de Bytown pendant le temps qu'elle y est restée.

On la tirait de tous côtés. Pour plaire à tout le monde elle était obligée de se fendre en quatre et de se remuer comme une queue de veau.

Tantôt il fallait qu'elle assiste à des bazars, à des séances de société de tempérance ou de couture avec un tas de vieilles filles méthodistes qui lui faisaient filer un mauvais coton. Tantôt on venait de tous côtés pour la scier dans sa propre maison.

Johnny lui présentait ses amis qui ne s'essuyaient pas les pieds avant d'entrer et salissaient toutes ses belles catalogues dans la salle à manger. Il fallait qu'elle entende jouer tous les violonneux canayens qui voulaient à tout prix se faire présenter chez elle. Ensuite c'étaient les fricots; Les amis arrivaient et léchaient tous les plats.

Son lardoir était à moitié vide et la plupart des assiettes étaient cassées dans le dressoir.

La pauvre dame était bien malheureuse allez, elle qui était accoutumée à voir du monde si gentil chez sa bonne maman!

En arrivant à Londres on m'apprit que Mame Victoire était d'une humeur bien grichouse. Elle avait des difficultés plein les bras.

Les Irlandais ne veulent plus payer leur loyer. Ils garochent les bourgeois chaque fois qu'ils les rencontrent. Quand ils n'avaient pas de roches ils sortent leur châtellé et assommaient les collecteurs et les huissiers.

Les nègres du Cap Bonne-Espérance de leur côté menaient le diable à quatre et les soldats étaient sur le point de se faire massacrer.

Dans les Indes ça ne va guère mieux, il y a toujours quelque anicroche.

Le Chat de Perse fait son ronron tranquillement depuis quelques temps, mais d'un jour à l'autre, il se réveillera pour mener le divorce dans la boutique des Anglais.

Comme tu le vois, mon cher *Vrai Canard*, il y a bien du mic-mac en Angleterre, et je ne pouvais m'attendre à m'amuser beaucoup avec mes anciennes connaissances.

Dans tous les cas, j'ai résolu de faire une visite à la cuisinière de Mme. Victoire qui m'a toujours si bien traité à chaque voyage.

Je me suis rendu à pied à la maison de la bourgeoise.

La servante m'a reçu comme un

mesieu et m'a donné les dernières nouvelles.

Imaginez-vous que Mme Delorme et sa maman sont maintenant mauvaises amies.

Elles ne se sont pas vues depuis des mois. La raison est parce que Madame Delorme est venue dans les vieux pays sans l'invitation de sa mère.

La maman qui a bien élevé sa demoiselle, n'aime pas à la voir trotter d'un pays à l'autre deux ou trois fois par année. Il faut qu'elle reste dans son ménage à Bytown.

Mme Delorme de son côté prétend que sa santé est bien chétive depuis un accident de voiture qu'elle a eu. Elle dit que son docteur lui a conseillé de prendre l'air et de ne pas se faire bâdrer d'avantage par les nocux de Bytown. Toujours est-il que cette chicane est bien difficile à ramener et on ne sait pas quand ça se terminera.

On croit ici que Mme Delorme reviendra à Bytown pour les fêtes.

J'ai aussi demandé à mon amie si elle avait des nouvelles du sirage de Langovin. Elle m'a répondu qu'il pourrait se faire une grande croix sur le bec. Il a encore bien des croutes à manger avant de le recevoir.

On m'a demandé comment les choses marchaient à Bytown. Dame, je n'avais pas grand chose à dire. Johnny fait de très bonnes affaires et je crois qu'il restera en boutique pendant encore plusieurs années. Après tout on a pas trop à se plaindre de lui. Il fait de son mieux, le pauvre homme.

Il n'y a que les canayons qui lui font faire du mauvais sang.

Je retourne au Canada par New-York où Sara Bernard m'a fait demander en toute hâte. Au revoir.

LADEBAUCHE.

LE SERVICE CIVIL.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

M. Félix Fortier vient de rédiger en mauvais français un nouveau code de règlements à l'usage des employés du service civil.

Si ces règlements sont mis en vigueur, les employés du gouvernement seront traités comme de pauvres porions belges qui travaillent à cinq cents pieds sous terre. Nos lecteurs pourront en juger en lisant les articles suivants:

70. Toute personne qui se présentera au messenger demandant un employé, sera informée par le messenger, que les employés ne sont pas visibles pendant les heures de bureau; si la personne insiste, le messenger pourra la conduire au sous-chef, qui s'informera des raisons particulières que l'on aura de voir l'employé, et, s'il le juge à propos, il pourra permettre à l'employé de voir cette personne. Cette entrevue ne devra être que de quelques minutes, et le permis ne devra être accordé que pour des raisons graves.

L'auteur de ce règlement aurait